

De qui et de quoi sommes-nous le parti ?

Patrick Sechas - Philippe Serrier – Fédération de la Meuse, section Bar le Duc et environs

Nous souffrons ici comme partout d'une difficulté durable à recréer une organisation militante locale, qui nous permettrait d'exister politiquement et de faire avancer nos idées sur le terrain.

Nous comprenons d'instinct que c'est là la nœud gordien de notre avenir tant national que local. Qu'aucun autre moyen ne viendra se substituer à une organisation militante pour avoir un impact réel sur la vie. A commencer par l'illusoire efficacité des réseaux sociaux sur lesquels beaucoup usent leur énergie pour rien ou si peu.

Nous cherchons les chemins qui nous permettraient de grandir, d'augmenter nos forces objectives, physiques, par un apport de nouveaux militant(e)s sur le terrain.

Pour l'heure, le constat est amer et l'étiage reste bas, voire inexistant sur de nombreux secteurs de notre territoire.

D'un côté des militants souvent inactifs, abasourdis qu'ils sont par un marais idéologique troublant, par une situation qui semble totalement compromise et par une offensive politique sans précédent à l'intérieur même de la gauche. Assaillis de doutes sur la pertinence de continuer à croire en avenir de notre parti. Même si le cœur y est. De croire en son utilité et à la moindre chance qu'il aurait de parvenir un jour au pouvoir, qu'elle que soit la façon dont cela se ferait.

A l'autre bout, des citoyens « recrutables » parce que proche de nos idées, qui n'adhèrent pas ou très peu, le plus souvent imperméables à l'idée de faire œuvre commune en politique en s'organisant au sein de notre parti. Confrontés aussi à un spectacle politique tellement déplorable qu'il y a loin de la coupe aux lèvres avant qu'ils et elles ne s'engagent.

Et une poignée de militants encore agissants. Plus ou moins, quand les doutes s'éloignent, que les difficultés matérielles se font moins prégnantes, que les conditions de travail et de vie ne se font pas trop incompatibles avec l'action militante. Mais s'interrogeant fortement sur l'avenir à court terme du parti et cherchant une visibilité qui justifierait de continuer ses efforts.

Notre expérience sur le terrain, dans un département très rural, avec des forces militantes peu nombreuses et des tendances électorales très marquées à l'extrême droite et à droite, nous indique que le fait de renforcer quantitativement et qualitativement notre organisation est un préalable à toute espèce de tentative de faire que le PCF retrouve un poids, une influence sur notre territoire.

Créer, recréer une force militante consistante. On a beau tourner et retourner l'équation dans tous les sens, c'est la condition préalable à tout le reste.

Mais nous pensons qu'il faut aussi nous interroger sur la nature de notre parti ? De quoi est-il l'expression politique ? De qui est-il le moyen d'être visible et offensif ?

Répondre à cela est le moyen principal qui permettra d'atteindre notre objectif de renforcement. En permettant à celles et ceux dont il faut réactiver la conscience de classe d'y trouver une motivation, un cheminement. Pour qu'ils puissent nous regarder sous un jour nouveau, mais aussi pour adhérer et agir en politique. Parce que le sentiment perdu de se sentir représenté par une organisation politique pour ce que l'on est et ce que l'on vit retrouvera sa voix. Également parce que cette demande existe fortement, consciemment ou non.

Que sommes-nous ? Nous répondons souvent sur le ton de l'évidence que nous sommes le parti des humbles, des exploités, des travailleurs, en rajoutant ensuite que nous sommes aussi celui de tous les autres, égrenant une liste jamais identique à la précédente de catégories socio-professionnelles. De tout le monde au final.

Bref, un parti comme les autres pensent alors le citoyen lambda. Parce que cette prétention est celle de toutes les autres organisations politiques.

Nous avons été l'organisation des travailleurs, longtemps, puis au fil du temps nous en avons abandonné les caractéristiques. D'évolution en évolution, de congrès en congrès et de tentatives affolées en changements hâtifs, nous sommes devenus...un parti comme les autres, auquel on prête les mêmes intentions exclusivement électoralistes.

Avec l'idée qu'un simple élargissement représentatif suffirait à nous rendre plus fort, alors que cela n'a fait que brouiller les cartes et faire de nous un simple compétiteur dans un monde politicien honni.

Nous avons jeté aux orties une rhétorique certes un peu poussiéreuse et des principes qui, avouons-le, se teintaient d'archaïsme. Mais pour les remplacer par une sorte de soupe langagière, par un flou dans lequel se sont perdus bien des camarades au fil du temps et des déconvenues électorales.

Même si nous pouvons nous enorgueillir d'être authentiquement à gauche, ce que tout le monde ne peut pas affirmer droit dans les yeux aujourd'hui de ce côté du spectre politique. Même si en comparaison programmatique et en s'éloignant des effets de manche de certains nous sommes bien plus à gauche que tous les autres, même si nous gardons en veille l'approche marxiste de la lecture du monde, même si le travail mené par nos élu(e)s montre à quel point c'est le cas et que les communistes sont et seront toujours du côté de celles et ceux qui souffrent, malgré tout cela nous sommes devenus mimétiques dans le paysage global, totalement invisibles et ne représentant aux yeux de la plupart de nos contemporains que nous-mêmes et la gloire de notre passé, quand il est connu.

Nous nous sommes éloignés de ce parti de la classe ouvrière que nous fumes il y a fort longtemps. Sans que cela ait été remplacé par une autre façon de le dire, de le montrer et d'en convaincre notre peuple. Même s'il faut se méfier des mots et de l'écho différent qu'ils provoquent aujourd'hui dans les esprits.

Pour la plupart des gens nous n'avons rien aujourd'hui de vraiment singulier, qui nous désignerait de façon évidente, flagrante, comme étant les représentants, les portes paroles et les avocats d'une partie de la population. Pas pour elle-même, mais parce qu'elle est celle qui est exploitée et qu'elle est de ce fait la classe avec laquelle nous nous battons et à laquelle nous appartenons et/ou à laquelle nous nous identifions.

A force de vouloir être le parti de tout le monde, nous ne sommes plus que celui d'une poignée de citoyens lucides, mais souvent fatalistes. Et cela ne suffit pas pour retourner la table, car la table est lourde et il n'est pas prévue avant longtemps que cela s'arrange. Cela ne suffit pas surtout pour être à même d'utiliser le levier du combat de classe dont nous savons pourtant qu'il est le moyen de nos ambitions.

L'objectif de vouloir être le parti du travail, si c'est au sens des travailleurs, nous semble être la réponse à ce défaut d'image et d'utilité perçue.

Fabien ROUSSEL l'exprime dans son livre « Le parti pris du travail » : « la spécificité des communistes , c'est leur capacité à proposer un projet révolutionnaire permettant au monde du travail de s'extraire de l'insécurité dans laquelle on voudrait l'enfermer » et précisant plus loin que l'union populaire que nous voulons réunir doit être celle « de tous ceux qui n'ont que leurs bras, leur cerveau, leur inventivité pour vivre ». Qui nous semble la définition la plus éclairante.

Classe ouvrière, classe populaire. Dit autrement c'est bien le dénominateur commun de l'appartenance de classe, celle des travailleurs, que nous devons mettre en avant avec acharnement et pas ces autres désignations communautaristes, de genres, d'appartenances culturelles ou autres définitions clivantes dont on nous rabat les oreilles.

Oui, c'est cela qu'il faut dire, qu'il faut asséner en permanence et qu'il faut surtout faire vivre par la renaissance d'organisations communistes dans les entreprises et de façon générale tous les lieux où des travailleurs sont susceptibles de nous rejoindre. Nos actes et notre communication doivent converger vers cette représentation, reflet d'une réalité qu'il faut pour l'essentiel faire revivre sur le terrain et qu'il faut dire, proclamer à qui veut l'entendre.

Mais cette perspective demande de fusionner l'ancien et le nouveau. Nous ne pouvons redevenir le parti ouvrier d'antan, car nous devons nous conformer aux changements rapides et constants des rapports de classe qu'un capitalisme du XXIème siècle impose au monde.

Mais nous ne pouvons pas non plus rester un parti aux contours sociologiquement indéfinis, dont l'ADN se noie dans un paysage politique qui va finir par nous engloutir ou nous vouer à nous accrocher à un cheptel de collectivités et de mandats d'élus pour tout motif d'existence.

Car si le monde change comme on a coutume de le dire, la structure fondamentale du capitalisme reste la même. La distribution des rôles entre exploités et exploités n'a pas changée. Même si beaucoup de paramètres sont en évolution permanente et que des

facteurs qualitatifs nouveaux émergent, les motivations centrales du système dominant sont bel et bien identiques à ceux du XIX^{ème} siècle, avec des IA et des taxis volants en plus.

La réalité de l'antagonisme de classe comme logiciel d'explication de la marche de l'économie, des rapports sociaux et des enjeux politiques avoués ou non avoués, demeure le vecteur de la sortie du capitalisme que nous souhaitons. Ce mantra est en vérité ce qui nous distingue des autres partis de gauche.

Cultivons la notion de « parti du travail », dans les mots et dans les faits. La fin du capitalisme comme but et la lutte des classes comme moyen. Quitte à mettre une armée de linguistes sur le coup si on craint de paraître sortis des couloirs du temps.

Toutes les autres organisations politiques sont l'émanation d'une bourgeoisie toujours aux aguets. D'autant plus efficace dans la préservation de ses privilèges qu'elle est sournoisement masquée dans la réalité de son ADN profond par un jeu politique complexe et noyée par des médias constamment à la manœuvre.

Du PS à l'extrême droite, dans ses différentes versions et sensibilités idéologiques, la classe dominante occupe la place, presque toute la place, et voit d'un très bon œil un PCF faible et dilué et même une LFI tirant une bonne partie du peuple vers un logiciel de compréhension de ce qui les entoure qui nie la réalité de la lutte des classes, tout en agitant l'épouvantail du « combat antifasciste » comme l'objectif exclusif de notre temps. Nous ne nions pas l'urgence qu'il y a à stopper l'essor délétère de l'extrême droite, mais celui d'en faire une perspective effaçant tout le reste. Ce qui est d'autant plus dangereux que l'on ne mobilisera pas contre la montée de ce nouveau fascisme à coup de formules romantiques, mais en montrant à quel point c'est d'abord un des moyens qu'à la bourgeoisie pour détruire les droits et toute tentative de contrer l'accentuation des injustices, la destruction des services publics et la répartition des richesses favorable au capital au détriment du travail.

Aucun de ces partis ne se revendique crument d'être le représentant vigilant d'une classe sociale. C'est bien pourtant le cas quand la droite mène une politique que tout le monde attend d'elle ou que le PS avec Hollande vote les lois travail et s'abstient de défendre les services publics. Et on peut légitimement soupçonner que cela soit en partie le cas de LFI à la lecture d'un programme encore moins téméraire que celui de l'Union de la gauche en 1981.

Soyons, nous, résolument et en toute lumière le parti de celles et ceux qui travaillent ou en sont exclus par le chômage. Parce que la lutte des classes est une réalité, pas un choix discutable, et qu'elle suppose que les lutteurs en présence soient définis de façon précise. Que les contours que cela trace au sein de la population globale soient dessinés de telle façon que chacun pourra savoir de quoi et de qui on parle.

Cette conscience de classe qu'il faut faire vivre ou revivre, dans tout ce que nous disons, dans tout ce que nous faisons. Cet angle de vue qu'il faut remettre dans les esprits parce qu'il est éclairant, qu'il permet de contourner les parasitages que toute une sphère politique et médiatique s'évertue à provoquer.

Ce qui n'est en rien une forme d'exclusion de tout ou partie de la population, mais une exigence de ralliement à la nécessité d'adopter cette analyse comme étant la seule à même

de comprendre ce qu'il se passe dans nos vies, par quoi elles sont en réalité gouvernées, et d'apporter les solutions pour en sortir.

« Tous ceux qui n'ont que leurs bras, leur cerveau, leur inventivité pour vivre ».

Soyons, redevenons le parti du changement par la remise en cause totale du capitalisme comme but central et de la lutte des classes comme moyen d'y parvenir.

Il faut reprendre l'Histoire à partir du moment où le piège mitterrandien s'est refermé et que le peuple nous en a tant voulu, même si c'est bien malgré nous, d'avoir semblé être partie prenante ce qui a été massivement vécu comme une trahison.

Sachons qui nous sommes, pourquoi nous existons. Trouvons-y la motivation pour réinstaller l'organisation politique dont celles et ceux qui ont besoin du travail et qu'elle soit leur propre émanation.

Patrick SECHAS et Philippe SERRIER - Section de Bar-Le-Duc et environs, Meuse